

Vous avez dit AANFM?

Jean-Pierre Duquette

Volume 9, numéro 3, printemps 1984

Monique Bosco

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200489ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200489ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duquette, J.-P. (1984). Vous avez dit AANFM? *Voix et Images*, 9(3), 171–173.
<https://doi.org/10.7202/200489ar>

ARTS

Vous avez dit AANFM?

par Jean-Pierre Duquette, Université McGill

Fondée le 1^{er} février 1956 à l'instigation du peintre Fernand Leduc qui allait en être le premier président, l'Association des artistes non-figuratifs de Montréal (AANFM) devait tenir sa première réunion le 17, et dix jours plus tard la première exposition collective des membres de l'Association (une trentaine au début) s'ouvrait au restaurant Hélène-de-Champlain. C'était l'époque où le dynamisme et l'enthousiasme remuaient encore des montagnes. Il ne s'agissait pas d'un «groupe» d'artistes à proprement parler, comme les Automatistes réunis autour de Borduas dix ans auparavant, ou *Prisme d'Yeux* dont le centre de ralliement avait été Alfred Pellan, début 1948, et qui connut une existence très éphémère. À l'AANFM, aucun manifeste, aucune doctrine esthétique dûment discutée et adoptée par la volonté générale: cette Association, formée dans un but essentiellement pratique, rassemblait des artistes de diverses tendances, aussi bien peintres, sculpteurs, graveurs que joailliers. Dans une entrevue au journal *le Soleil* en avril 1971, Fernand Leduc résumait ainsi le sens de l'entreprise: «C'était pour nous une façon de réunir des artistes qui imposeraient à la société une forme d'art qu'elle rejetait, qui obligeraient les musées à ouvrir leurs portes, qui forceraient les pouvoirs publics à reconnaître le groupe. Du point de vue de l'expression, ces artistes se sont rencontrés par affinités, mais dès que chacun a trouvé la voie qui lui convenait, le groupe s'est dissous et, depuis ce temps, il n'existe plus de mouvement d'art semblable, ni ici, ni ailleurs». Donc, l'Association affirmait une double visée, si l'on veut: ouvrir une brèche dans l'opinion publique pour y faire pénétrer l'idée de l'art «non-figuratif» (bientôt l'abstraction), et du même coup forcer les portes des galeries et des musées pour que cette production soit vue, diffusée, pour que ces artistes aient finalement «droit de cité». Au cours de ses quelque cinq années d'existence, l'Association a regroupé jusqu'à une cinquantaine de créateurs, plusieurs se trouvant encore aujourd'hui dans l'actualité, quelques-uns ayant disparu de la scène.

L'intérêt d'une exposition montrant des œuvres des membres de l'AANFM, près de trente ans plus tard, était incontestable. Nous devons cette initiative à la conservatrice des Galeries d'art Sir George Williams, Sandra Paikowsky, qui a organisé une manifestation passionnante. Pré-

sentée d'abord à l'Université Concordia à l'automne de 1983, l'exposition allait ensuite à Windsor, London, Dalhousie, Fredericton et Edmonton. Ce panorama, aussi complet qu'on peut l'imaginer, regroupait soixante-cinq œuvres — presque uniquement des tableaux — d'une cinquantaine d'artistes.

La première exposition collective, en février-mars 1956, avait reçu la caution officielle de la Ville de Montréal, par l'entremise du Service municipal des parcs (!); cette exposition présentait cinquante-deux œuvres de vingt-neuf créateurs (des peintres, pour la très grande majorité) qui pouvaient être répartis sous trois principales appartenances: automatistes (attardés?), plasticiens, et non-figuratifs ou «semi-abstraites», comme les désigne S. Paikowsky. Dans le communiqué de presse diffusé à cette occasion, Fernand Leduc, faisant le point de la situation, déclarait: «Depuis quinze ans, l'art non-figuratif n'a cessé de grandir et de s'imposer comme force vive de l'art à Montréal. Le nombre croissant des peintres, des graveurs, des sculpteurs, etc., qui ont trouvé dans cette forme d'art l'aventure culturelle propre à leur épanouissement suscite chaque année dans notre ville les manifestations les plus variées et les plus convaincantes». Apparemment, un large public était déjà intéressé — sinon tout à fait gagné — à cet art considéré encore comme audacieux: l'exposition attira une quinzaine de milliers de visiteurs au restaurant Hélène-de-Champlain, ce qui, pour l'époque et pour une manifestation de ce genre, constituait un incontestable succès. Après ce coup d'envoi, l'Association tiendra trois autres grandes expositions annuelles: hiver 1957, août 1958, et janvier 1960, sans compter diverses occasions où un nombre variable de membres allait présenter des œuvres au public: en quatre ou cinq ans d'existence, cela devait totaliser neuf expositions. Mais à compter de 1959, l'intérêt des membres mêmes de l'AANFM donne des signes de fléchissement; cela est d'autant plus compréhensible que la plupart d'entre eux faisaient désormais carrière d'une manière autonome, et avaient tenu des expositions individuelles soit chez Denyse Delrue, soit chez Artek, la galerie de Michel Lortie. Ajoutons à cela, en juillet 1959, la mort tragique de Rodolphe de Repentigny, critique d'art au journal *la Presse*, qui avait été le premier secrétaire de l'AANFM et qui s'en était naturellement fait le propagandiste et le défenseur; de Repentigny était du reste lui-même peintre, et il travaillait sous le pseudonyme de Jauran. Et enfin, autre facteur qui hâta sans doute la dissolution de l'Association comme telle, Fernand Leduc avait choisi de retourner en France en juin de la même année. C'est donc ainsi, d'une manière somme toute insensible, que l'AANFM disparut.

L'exposition de Sir George Williams allait beaucoup plus loin qu'un simple regard rétrospectif sur la production d'une époque historiquement datée, en ce sens que certaines œuvres débordaient sensiblement les dates d'existence de l'Association: on y trouvait des tableaux remontant aussi loin que 1945 et 1946 (Roland Truchon, Gordon Weber); un Ulysse Comtois de 1954, tout comme un Jean-Paul Jérôme, un Fernand Toupin, ou des toiles de 1955 (Molinari, Mousseau); d'autres, comme Albert Dumouchel,

Marcelle Ferron, Pierre Gauvreau, Rita Letendre, Claude Tousignant, Marcelle Maltais ou Tobie Steinhouse, avaient là des œuvres de 1960, 1961 ou 1963. Il était bien clair, encore une fois, que l'AANFM n'avait pas constitué une entreprise d'embrigadement dans une pratique picturale unique et identifiée d'une façon rigide. De la «non-figuration» à l'abstraction, les registres comportaient aussi bien des surréalistes, des post-automatistes, des impressionnistes ou lyriques abstraits, des tenants de l'abstraction construite ou géométrique, et des plasticiens de stricte observance. Ce qui frappait encore dans cette exposition, c'est l'incontestable qualité de la plupart des œuvres, dont plusieurs appartiennent aux artistes eux-mêmes: signe que plusieurs ont eu la sagesse de conserver les meilleurs exemples de leur production au fil de leur évolution; quelques tableaux sont chez des collectionneurs chevronnés; un petit nombre enfin dans les grandes collections publiques. Sous la plume de Sandra Paikowsky, l'introduction de l'excellent catalogue souligne à quel point l'Association des artistes non-figuratifs de Montréal a joué un rôle de tout premier plan dans l'histoire de la peinture québécoise: «Nulle part ailleurs au Canada vit-on un groupe d'artistes aussi nombreux (cinquante) s'associer dans le but d'exposer ensemble. (...) De 1956 à 1961, l'existence de l'AANFM vit le raffermissement et le développement de l'abstraction lyrique, l'éclosion de la peinture *hard-edge* et se réaliser le message spirituel transmis par Borduas». La relative brièveté de son existence fut nettement compensée par le dynamisme et la vitalité qui ont caractérisé les activités de l'Association. La superbe exposition de l'automne 1983 nous en a donné une preuve irréfutable.